

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas venu nous rendre visite ?

Hélène répondit :

—M. d'Alboize a pu se présenter aujourd'hui en notre absence.

—Ah ! je regrette bien de n'avoir pas été là... Mme Vernier se chargera de nous excuser.

L'entretien se prolongea pendant un quart d'heure encore, et Mariana s'appêta à prendre congé de ses parents.

—Je vous demande pardon, dit-elle, j'ai promis à Mme Silverstein d'assister à son five o'clock.

La comtesse douairière répondit :

—Vous êtes en excellents termes avec cette personne.

—Mais oui, son mari est plein d'attentions pour Paul, qui vient d'achever la décoration sculpturale de l'hôtel du Parc Monceau ; Mme Silverstein m'accable de protestations d'amitié... Ce sont des gens charmants.

—Ils donnent des fêtes splendides, répliqua Georges, qui avait assisté à l'une d'elles avec sa femme.

Le comte ajouta en hochant la tête et en souriant amèrement :

—Il est vrai que nous avons connu un autre financier, qui se montrait également très fastueux, ce qui ne l'a pas empêché de...

—A quoi bon rappeler ces souvenirs ? interrompit indulgemment Hélène.

Mariana poursuivit :

—M. Silverstein a raconté à mon mari comment ce Ronan-Guinec, car c'est à lui que vous faites allusion, n'est-ce pas ?—exerçait son métier... Ce garçon avait littéralement perdu la tête... Bon nombre de ses anciens clients sont revenus à Silverstein et ils ont pu panser leurs blessures ; c'est que celui-là est réellement un homme de tout premier ordre et que sa situation est inattaquable.

En prononçant ces mots, Mariana eut une idée aussi folle que diabolique, qui peut se traduire ainsi :

« Ce serait amusant si mon cousin de Kerlor s'embarquait dans une nouvelle galère, et cela grâce à moi... Non ! ce n'est pas possible, attendu que Silverstein ne lèvera jamais le pied... Du reste je l'espère bien. »

Mme Vernier embrassa ses cousines, voulut donner un dernier baiser à Fanfan et partit. Dans la rue, elle prit un fiacre et donna l'adresse de la rue de Téhéran.

Quand elle fut installée sur les humbles coussins de la voiture, Mme Vernier eut un geste de mauvaise humeur.

Ce véhicule était infect. Il conservait les empreintes, les odeurs, la poussière des voyageurs qui en avaient usé avant elle. Cela soulevait le cœur.

Mme Vernier s'exaspéra. Elle songeait que si elle avait eu plus de patience, si elle avait tenu tête à Carmen de Kerlor, quand celle-ci avait prétendu insolentement que Mariana ne pouvait épouser Georges, qui sait ce qui se serait produit ?

Il était certain, en tout état de cause, que Mlle de Penhoët ne fût pas entrée au château.

Le reste était-il donc si difficile à obtenir pour Mariana, qui connaissait l'esprit enthousiaste et l'imagination prompte à s'enflammer de son cousin de Kerlor.

Après la scène du braconnier, alors que Mariana avait cru réellement risquer sa vie pour préserver celle du jeune homme, celui-ci avait contracté une dette envers Mlle de Sainclair et il eût cherché à l'acquitter promptement.

A quelle aberration Mariana avait-elle cédé en quittant aussi précipitamment le château ?

Elle trépigna rageusement l'humble paillason de son véhicule. Elle eut plus que jamais la conviction qu'elle avait manqué sa vie. Sa pénétration avait été en défaut.

Elle s'était laissé jouer par Carmen, qui l'avait humiliée de la plus sanglante façon

Oh ! cette Carmen ! qui était responsable des premiers déboires de Mariana, quand donc serait-elle châtiée de son outrecuidance et de son insolent orgueil ?

C'était Carmen et Hélène que Mariana voulait atteindre ; certainement, si on lui avait imposé un choix entre ses deux victimes, c'est Hélène qu'elle aurait préférée, car celle-ci lui avait volé son bien, mais Carmen dans un autre ordre d'idées n'était-elle pas plus coupable ?

En somme, cette fille de rien, cette intrigante, cette Hélène de Penhoët, ne connaissait pas Mariana, tandis que Carmen de Kerlor savait que la vieille comtesse considérait Mlle de Sainclair comme son troisième enfant.

Mme Paul Vernier chercha ; plusieurs hypothèses se présentèrent à son esprit ; aucune ne lui parut mériter un sérieux examen.

Que s'était-il donc passé ?

XLVIII

EXASPÉRATION

En attendant, Mme Paul Vernier se morfondait dans cette voiture dont le cheval marchait avec une lenteur désespérante.

Sa mauvaise humeur était maintenant à l'adresse de son mari, qui n'avait pas encore trouvé le moyen d'offrir un équipage à sa femme.

A entendre Paul, quand il avait risqué sa première déclaration dans l'église Saint-Louis, il devait devenir tout de suite célèbre ; il aurait la réputation et la fortune ; il ferait de sa femme une des reines de Paris ; tout cela se traduisait aujourd'hui par des déceptions sans nombre, déceptions qui avaient lassé Mariana au point qu'elle avait pris la résolution de modifier radicalement sa vie, ainsi que nous allons bientôt le voir.

Mme Vernier, dont la patience n'était pas la vertu dominante, avait fini par s'exaspérer. Elle avait jeté un regard de dédain sur son modeste intérieur et s'était irritée contre elle-même d'avoir pensé pouvoir vivre plus longtemps dans un pareil milieu.

Toutes ses ambitions malsaines, toutes ses convoitises étaient revenues, elle se révoltait contre le sort.

Puisque les circonstances ne lui avaient pas permis d'occuper la place pour laquelle sa naissance, son éducation et sa beauté troublante la désignaient, elle saurait faire violence à la destinée.

C'était en vain qu'elle avait cru légitimement occuper cette place enviée. Elle avait assisté aux fêtes données par Silverstein ; chaque fois, elle en était revenue avec une humiliation de plus. Tout Paris, le Tout Paris qui se pressait dans ses salons dorés, avait vu qu'elle était pauvre, on avait vu qu'elle dépendait uniquement de ce garçon qui continuait à s'illusionner au point de croire que son talent lui assurait une considération quelconque.

Il ne devinait rien, ne comprenait rien, ce Paul Vernier, avec ses airs inspirés, son aveugle confiance en l'avenir.

Mariana s'était lourdement trompée en l'épousant.

Il n'avait pas le tempérament, l'esprit d'intrigue, le constant souci de la réclame qui font les artistes à la mode.

Avait-il réellement du talent ? Sa femme commençait à en douter.

Elle le rendait responsable de toutes ses propres déceptions ; chaque fois qu'elle avait laissé un lambeau de vanité, chaque fois qu'une de ces fibres saignait, elle l'accusait de l'avoir exposée à de tels affronts.

Un soir au milieu d'une fête, une grande dame, qui s'était montrée charmante, avait dit à Mariana :

—Ma sœur vient de partir, elle a pris ma voiture : je vais être forcée de me contenter d'un char numéroté pour rentrer chez moi... N'est-ce pas lamentable ?

Et la grande dame avait eu un adorable sourire, s'amusant beaucoup de l'aventure. Elle avait ajouté :

—Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez vous ?

Elle avait dit cela avec beaucoup de bonne grâce, comme une mondaine sachant bien que le sculpteur n'avait pas de coupé qui l'attendait à la porte, et qui tenait à faire preuve d'une affabilité sincère, malgré son ton enjoué. Mariana avait cru que cette patricienne ne cherchait qu'à l'humilier ; mais Paul, présent à l'entretien, avait accepté l'offre avec beaucoup de rondeur, c'est-à-dire sans le moindre embarras, heureux d'une marque de sympathie qui n'avait rien de banal.

Mme Vernier, après avoir fait des efforts pour se contraindre, s'était confondue en remerciements et avait acquiescé à son tour.

Sous la porte cochère, Mariana avait vu le tableau mouvementé du départ.